

Ole-Lukøye

Personne au monde ne connaît autant de contes qu'Ole-Lukøje. Quel maître conteur !

Le soir, lorsque les enfants sont tranquillement assis à table ou sur leurs petits bancs, Ole-Lukøje arrive. Il est chaussé seulement de bas et monte l'escalier tout doucement ; puis il entrouvre prudemment la porte, entre sans bruit dans la chambre et asperge légèrement les yeux des enfants avec du lait. Il tient dans ses mains une petite seringue, et le lait en jaillit en un filet très fin. Alors les paupières des enfants commencent à se coller, et ils ne peuvent plus distinguer Ole, qui s'approche d'eux par derrière et se met à leur souffler doucement sur la nuque. Dès qu'il a soufflé, leurs petites têtes s'alourdissent aussitôt. Cela ne fait aucun mal : Ole-Lukøje n'a aucune mauvaise intention ; il veut seulement que les enfants se calment, et pour cela il faut absolument les coucher ! Ainsi les couche-t-il, puis il commence à raconter des contes. Quand les enfants sont endormis, Ole-Lukøje s'assoit près d'eux sur leur lit ; il est merveilleusement vêtu : il porte un caftan de soie, mais on ne saurait dire de quelle couleur, car il irise tantôt le bleu, tantôt le vert, tantôt le rouge, selon la direction vers laquelle Ole se tourne. Sous chaque bras, il a un parapluie : l'un orné d'images, qu'il déploie au-dessus des bons enfants, et alors ils rêvent toute la nuit des contes les plus merveilleux ; l'autre, tout simple et uni, qu'il ouvre au-dessus des méchants enfants ; ceux-ci dorment toute la nuit comme des bûches, et le matin il s'avère qu'ils n'ont absolument rien vu en songe !

Écoutons donc comment Ole-Lukøje rendait visite chaque soir à un petit garçon nommé Hjalmar et lui racontait des contes ! Ce seront sept contes en tout, car il y a sept jours dans une semaine.

Lundi

« Eh bien, dit Ole-Lukøje après avoir couché Hjalmar, mettons maintenant de l'ordre dans la chambre ! »

Et en un instant, toutes les fleurs et plantes de la chambre grandirent jusqu'à devenir de grands arbres dont les longues branches s'étendaient le long des murs jusqu'au plafond ; toute la chambre se transforma en un kiosque des plus merveilleux. Les branches des arbres étaient couvertes de fleurs ; chaque fleur, par sa beauté et son parfum, surpassait la rose, et par son goût était plus douce que la confiture ; quant aux fruits, ils brillaient comme de l'or. Sur les arbres se

trouvaient aussi des brioches gonflées à craquer de leur garniture aux raisins secs. C'était vraiment un miracle ! Soudain, d'affreux gémissements s'élevèrent du tiroir de la table où reposaient les fournitures scolaires de Hjalmar.

« Qu'y a-t-il donc ? » dit Ole-Lukøje, qui alla ouvrir le tiroir.

Il s'avéra que c'était l'ardoise qui se déchirait et faisait rage : une erreur s'était glissée dans la solution du problème écrit dessus, et tous les calculs menaçaient de s'effondrer ; le crayon sautillait et bondissait au bout de sa ficelle tel un petit chien ; il aurait bien voulu aider, mais n'y parvenait pas. Le cahier de Hjalmar gémissait fort ; c'était vraiment effrayant de l'entendre ! Sur chaque page, au début de chaque ligne, se tenaient de magnifiques grandes lettres, et à côté d'elles de petites lettres — c'était le modèle d'écriture ; à côté marchaient d'autres lettres, qui s'imaginaient se tenir tout aussi fermement. C'était Hjalmar lui-même qui les avait écrites, et elles semblaient trébucher contre les lignes sur lesquelles elles auraient dû se tenir.

« Voilà comment il faut se tenir ! disait le modèle. Ainsi, avec une légère inclinaison vers la droite ! »

« Hélas, nous le voudrions bien, répondirent les lettres de Hjalmar, mais nous ne pouvons pas ! Nous sommes si chétives ! »

« Alors je vais vous régaler de poudre pour enfants ! » dit Ole-Lukøje.

« Ah non, non ! » crièrent-elles, et elles se redressèrent si bien que c'était un plaisir à voir.

« Bon, maintenant ce n'est plus le moment des contes ! dit Ole-Lukøje. Exercçons-nous ! Un-deux ! Un-deux ! »

Et il amena les lettres de Hjalmar à se tenir droites et alertes, comme n'importe quel modèle d'écriture. Mais quand Ole-Lukøje fut parti et que Hjalmar se réveilla le matin, elles paraissaient aussi misérables qu'auparavant.

Mardi

Dès que Hjalmar fut couché, Ole-Lukøje toucha de sa magique seringue les meubles de la chambre, et aussitôt toutes les choses se mirent à bavarder entre elles ; toutes, sauf le crachoir — celui-ci restait silencieux et ruminait intérieurement sa colère contre leur vanité à ne parler que d'eux-mêmes, sans même penser à celle qui se tenait si modestement dans un coin et permettait qu'on crache dedans !

Au-dessus de la commode pendait un grand tableau dans un cadre doré ; on y voyait représenté un beau paysage : de hauts arbres anciens, de l'herbe, des fleurs et une grande rivière qui s'enfuyait past de merveilleux palais, à travers la forêt, jusqu'à la mer lointaine.

Ole-Lukøje toucha de sa magique seringue le tableau, et les oiseaux peints dessus se mirent à chanter, les branches des arbres à frémir, tandis que les nuages filaient dans le ciel ; on distinguait même comment leur ombre glissait sur le tableau.

Ensuite Ole souleva Hjalmar vers le cadre, et le petit garçon posa pieds nus directement dans l'herbe haute. Le soleil brillait sur lui à travers les branches des arbres ; il courut vers l'eau et s'assit dans une petite barque qui oscillait près du rivage. La barque était peinte en rouge et blanc, les voiles brillaient comme de l'argent, et six cygnes portant des couronnes d'or, avec des étoiles bleues étincelantes sur la tête, entraînaient la barque le long des forêts verdoyantes, où les arbres racontaient des histoires de brigands et de sorcières, tandis que les fleurs parlaient de charmants petits elfes et de ce que leur avaient raconté les papillons.

Des poissons merveilleux aux écailles argentées et dorées nageaient derrière la barque, plongeaient et faisaient clapoter l'eau de leur queue ; des oiseaux rouges, bleus, grands et petits, volaient derrière Hjalmar en deux longues files ; les moustiques dansaient, les hannetons bourdonnaient — tous voulaient accompagner Hjalmar, et chacun avait pour lui un conte tout prêt.

Oui, voilà quel fut ce voyage !

Les forêts tantôt s'épaississaient et s'assombrissaient, tantôt ressemblaient aux jardins les plus merveilleux, inondés de soleil et parsemés de fleurs. Sur les rives de la rivière s'étendaient de grands palais de cristal et de marbre ; sur leurs balcons se tenaient des princesses, et toutes étaient des fillettes connues de Hjalmar, avec lesquelles il jouait souvent.

Toutes lui tendaient les mains, et chacune tenait dans sa main droite un gentil petit cochon de pain d'épices enrobé de sucre. En passant devant elles, Hjalmar saisissait une extrémité du pain d'épices, la princesse tenait fermement l'autre, et le pain d'épices se rompait en deux — chacun recevait sa part, mais Hjalmar en avait davantage, la princesse moins. Devant tous les palais montaient la garde de petits princes ; ils saluaient Hjalmar avec des sabres d'or et faisaient pleuvoir sur lui des raisins secs et des soldats de plomb — voilà ce que signifient de vrais princes !

Hjalmar navigua à travers les forêts, à travers d'immenses salles et des villes... Il passa aussi devant la ville où vivait sa vieille nourrice, qui l'avait bercé lorsqu'il était tout petit et l'aimait beaucoup. Et voici qu'il la vit : elle lui fit une révérence, lui envoya des baisers de la main et chanta une jolie chansonnette qu'elle avait composée elle-même et envoyée à Hjalmar :

Mon cher Hjalmar, je pense à toi
Presque chaque jour, presque chaque heure !
Je ne saurais dire combien je souhaite
Te revoir encore ne serait-ce qu'une fois !
C'est moi qui te berçais dans ton berceau,
Qui t'ai appris à marcher, à parler,
Qui embrassais tes joues et ton front,
Comment pourrais-je ne pas t'aimer !
Je t'aime, ô mon cher ange !
Que Dieu soit éternellement avec toi !

Et les oiseaux lui répondaient en chœur, les fleurs dansaient, et les vieux saules hochaient la tête, comme si Ole-Lukøje leur racontait aussi un conte.

Mercredi

Quelle pluie tombait ! Hjalmar entendait ce terrible fracas même dans son sommeil ; lorsque Ole-Lukøje ouvrit la fenêtre, il s'avéra que l'eau atteignait le niveau de la fenêtre. Tout un lac ! Pourtant, un magnifique navire accosta juste devant la maison.

« Veux-tu faire un tour, Hjalmar ? demanda Ole. Tu visiteras cette nuit des contrées lointaines, et au matin — tu seras de nouveau chez toi ! »

Ainsi Hjalmar, endimanché, se retrouva-t-il sur le navire. Le temps s'éclaircit aussitôt, et ils naviguèrent à travers les rues, devant l'église — tout autour s'étendait un immense lac continu. Enfin ils s'éloignèrent si loin que la terre disparut complètement de vue. Dans le ciel filait une bande de cigognes ; elles aussi partaient pour des contrées chaudes et lointaines et volaient en une longue file, l'une derrière l'autre. Elles étaient en voyage depuis déjà de nombreux, nombreux jours, et l'une d'elles était si fatiguée que ses ailes refusaient presque de la servir. Elle volait derrière toutes les autres, puis prit du retard et commença à descendre de plus en plus bas sur ses ailes déployées ; voici qu'elle les battit encore une ou deux fois, mais en vain ! Bientôt elle heurta le mât du navire, glissa le long des cordages et — boum ! — atterrit directement sur le pont.

Le mousse la saisit et la plaça dans le poulailler avec les poules, les canards et les dindes. La pauvre cigogne resta debout, regardant tristement autour d'elle.

« Regardez-moi celui-là ! » dirent les poules.

Le dindon se gonfla autant qu'il put et demanda à la cigogne qui elle était ; quant aux canards, ils reculaient, se poussaient mutuellement et cancanaien.

Et la cigogne leur parla de l'Afrique brûlante, des pyramides et des autruches qui galopent à travers le désert avec la rapidité de chevaux sauvages, mais les canards ne comprirent rien de tout cela et recommencèrent à se pousser l'un l'autre :

« N'est-il pas stupide ? »

« Certainement, il est stupide ! » dit

le dindon et il se mit à grommeler avec colère. La cigogne se tut et se plongea dans ses pensées, rêvant en secret de son Afrique.

— Quelles jambes fines et merveilleuses vous avez ! dit le dindon. À combien l'archine ?

— Coin ! Coin ! Coin ! caquetèrent les canards facétieux, mais la cigogne fit comme si elle n'avait rien entendu.

— Vous pourriez bien rire avec nous ! dit le dindon à la cigogne. C'était très drôle ce qu'on a dit ! Mais allez, cela doit être trop vulgaire pour lui ! En général, on ne peut pas dire qu'il brille par sa compréhension ! Eh bien, amusons-nous tout seuls !

Et les poules caquetèrent, les canards coïnçèrent, et cela les amusait terriblement.

Mais Hjalmar s'approcha du poulailler, ouvrit la petite porte, fit signe à la cigogne, et celle-ci sauta vers lui sur le pont – maintenant elle avait pu se reposer. Et voilà que la cigogne sembla s'incliner devant Hjalmar en signe de gratitude, déploya ses larges ailes et s'envola vers les contrées chaudes. Les poules se mirent à caqueter, les canards à coïnçer, tandis que le dindon gonfla tellement que sa crête devint toute rouge de sang.

— Demain, on fera de vous une soupe ! dit Hjalmar, et il se réveilla de nouveau dans son petit lit.

Quel beau voyage ils avaient fait cette nuit avec Ole Lukoïe !

Jeudi

— Sais-tu quoi ? dit Ole Lukoïe. Seulement, n'aie pas peur ! Je vais te montrer une souris ! — Et effectivement, il tenait dans sa main une fort jolie souris. — Elle est

venue t'inviter à un mariage ! Deux souris doivent se marier cette nuit. Elles habitent sous le plancher, dans le garde-manger de maman. Un logement magnifique, paraît-il !

— Mais comment passerai-je par le petit trou dans le plancher ? demanda Hjalmar.

— Fie-toi à moi ! dit Ole Lukoïe. Tu deviendras tout petit.

Et il toucha le garçon avec sa seringue magique. Hjalmar commença soudain à rapetisser, à rapetisser encore, et enfin il devint grand comme un petit doigt.

— Maintenant, on pourra emprunter l'uniforme d'un soldat de plomb. Je pense que cette tenue sera tout à fait appropriée : l'uniforme embellit tant, et tu vas en visite !

— Eh bien, soit ! consentit Hjalmar, et il fut habillé en magnifique soldat de plomb.

— Voulez-vous prendre place dans le dé à coudre de votre maman ? dit la souris à Hjalmar. J'aurai l'honneur de vous conduire.

— Ah, seriez-vous assez bonne de vous donner cette peine, mademoiselle ? dit Hjalmar, et ils partirent pour le mariage des souris.

En glissant par le petit trou rongé par les souris dans le plancher, ils arrivèrent d'abord dans un long et étroit passage-corridor, où justement on pouvait à peine passer en dé à coudre. Le corridor était illuminé par des morceaux de bois pourri.

— N'est-ce pas une odeur délicieuse ? demanda la souris cochère. Tout le corridor est enduit de saindoux ! Qu'y a-t-il de mieux ?

Enfin, ils parvinrent jusqu'à la salle même où l'on célébrait le mariage. À droite, chuchotant et riant entre elles, se tenaient toutes les dames souris, tandis qu'à gauche, tortillant leurs moustaches avec leurs pattes, se trouvaient les messieurs souris. Au milieu même, sur une croûte de fromage creusée, se dressaient le fiancé et la fiancée qui s'embrassaient aux yeux de tous : car ils étaient fiancés et s'apprêtaient à se marier.

Et les invités arrivaient sans cesse ; les souris faillirent s'écraser les unes les autres à mort, si bien que l'heureux couple dut se placer juste dans l'encadrement de la porte, de sorte que personne ne put plus ni entrer ni sortir. La salle, tout comme le corridor, était entièrement enduite de saindoux ; il n'y avait pas d'autre régal ; quant au dessert, on fit passer parmi les invités un petit pois sur lequel une parente des nouveaux mariés avait gravé leurs noms, c'est-à-dire, bien sûr, seulement les deux premières lettres. Quelle merveille, vraiment !

Toutes les souris déclarèrent que le mariage avait été splendide et qu'on avait passé un temps très agréable.

Hjalmar retourna chez lui. Il lui était arrivé de fréquenter une société distinguée, mais il avait dû se ratatiner passablement et revêtir l'uniforme d'un soldat de plomb.

Vendredi

— On ne peut simplement pas croire combien il y a de personnes âgées qui brûlent du désir de m'avoir auprès d'elles ! dit Ole Lukoïe. Surtout ceux qui ont fait quelque chose de mal. « Gentil, cher Ole, me disent-ils, nous ne pouvons simplement pas fermer l'œil, nous restons éveillés toute la nuit et voyons autour de nous toutes nos mauvaises actions. Elles, telles de vilains petits trolls, sont assises au bord du lit et nous aspergent d'eau bouillante. Nous paierions volontiers pour toi, Ole, ajoutent-ils avec un profond soupir. Bonne nuit, Ole ! L'argent est sur la fenêtre ! » Mais que me font l'argent ! Je ne viens chez personne pour de l'argent !

— Que ferions-nous donc cette nuit ? demanda Hjalmar.

— Veux-tu assister de nouveau à un mariage ? Seulement pas comme hier. La grande poupée de ta sœur, celle qui est habillée en garçon et s'appelle Hermann, veut épouser la poupée Berthe ; de plus, aujourd'hui c'est l'anniversaire de la poupée, et donc on prépare beaucoup de cadeaux !

— Je sais, je sais ! dit Hjalmar. Dès que les poupées ont besoin d'une nouvelle robe, ma sœur célèbre aussitôt leur naissance ou leur mariage. Cela s'est déjà produit cent fois !

— Oui, et cette nuit ce sera la cent unième, et donc la dernière ! C'est pourquoi on prépare quelque chose d'extraordinaire. Regarde donc !

Hjalmar regarda la table. Là se trouvait une maisonnette en carton ; les fenêtres étaient éclairées, et tous les soldats de plomb tenaient leurs fusils en position de garde. Le fiancé et la fiancée étaient assis pensivement sur le sol, adossés au pied de la table ; oui, ils avaient certes de quoi réfléchir ! Ole Lukoïe, vêtu de la jupe noire de grand-mère, les maria, et tous les meubles de la chambre se mirent à chanter, sur l'air d'une marche, une chansonnette amusante composée par un crayon :

Chantons notre chanson plus fort,
Comme le vent qu'elle s'envole !
Bien que notre couple, ma foi,
Ne réponde à rien du tout.

Tous deux en peau de daim ils sont
Fixés sur des bâtons sans mouvement,
Mais leur toilette est somptueuse —
Un vrai régal pour les yeux !
Célébrons-les donc par nos chants :
Hourra ! La fiancée et le fiancé !

Ensuite, les jeunes mariés reçurent des cadeaux, mais refusèrent tout ce qui était comestible : ils étaient rassasiés de leur amour.

— Alors, irons-nous maintenant à la campagne ou partirons-nous à l'étranger ?
demanda le jeune marié.

On invita à ce conseil une hirondelle et une vieille poule qui avait déjà couvé cinq fois. L'hirondelle parla des contrées chaudes où mûrissent des grappes de raisin juteuses et lourdes, où l'air est si doux et les montagnes colorées de teintes dont ici on n'a même pas idée.

— Là-bas, cependant, il n'y a pas notre chou vert ! dit la poule. Une fois, j'ai passé l'été à la campagne avec tous mes poussins ; là il y avait tout un tas de sable dans lequel nous pouvions fouiller et gratter tant que nous voulions ! De plus, l'entrée du potager aux choux nous était ouverte ! Ah, comme il était vert ! Je ne sais pas ce qui peut être plus beau !

— Mais pourtant, une tête de chou ressemble à une autre comme deux gouttes d'eau ! dit l'hirondelle. De plus, ici il fait si souvent mauvais temps.

— Eh bien, on peut s'y habituer ! dit la poule.

— Et quel froid il fait ici ! On risque de geler ! Il fait affreusement froid !

— Tant mieux pour le chou ! dit la poule. Oui, enfin, chez nous aussi il fait chaud ! Il y a quatre ans, l'été a duré chez nous cinq semaines entières ! Et quelle chaleur il faisait ! Tout le monde étouffait ! Soit dit en passant, chez nous il n'y a pas ces animaux venimeux comme chez vous là-bas ! Il n'y a pas non plus de brigands ! Il faut être une créature bonne à rien pour ne pas trouver notre pays le meilleur du monde ! Une telle créature ne mérite même pas d'y vivre ! — Là-dessus, la poule se mit à pleurer. — Moi aussi j'ai voyagé, figure-toi ! J'ai fait douze milles dans un tonneau ! Et aucun plaisir dans les voyages !

— Oui, la poule est une personne tout à fait digne ! dit la poupée Berthe. Moi non plus, je n'aime guère voyager par les montagnes, tantôt en haut, tantôt en bas,

tantôt en haut, tantôt en bas ! Non, nous irons à la campagne, au village, où il y a un tas de sable, et nous nous promènerons dans le potager aux choux.

Ainsi fut-il décidé.

Samedi

— Aujourd'hui, raconteras-tu quelque chose ? demanda Hjalmar dès qu'Ole Lukoïe l'eut couché dans son lit.

— Aujourd'hui, pas le temps ! répondit Ole, et il déploya au-dessus du garçon son beau parapluie. — Regarde donc ces Chinois !

Le parapluie ressemblait à une grande tasse chinoise, peinte d'arbres bleus et de petits ponts étroits sur lesquels se tenaient, hochant la tête, de petits Chinois.

— Aujourd'hui, il faudra parer le monde entier pour demain ! poursuivit Ole. Demain est un jour saint, dimanche. Je dois aller au clocher voir si les nains de l'église ont bien nettoyé toutes les cloches, sinon elles sonneront mal demain ; ensuite il faut aller aux champs — voir si le vent a balayé la poussière de l'herbe et des feuilles. Mais le travail le plus difficile reste encore à faire : il faut retirer du ciel et nettoyer toutes les petites étoiles. Je les recueille dans mon tablier, mais il faut numéroter chaque étoile et chaque petit trou où elle était placée, afin de pouvoir ensuite les remettre correctement, sinon elles tiendront mal et tomberont du ciel l'une après l'autre !

— Écoutez donc, monsieur

Ole-Lukøje ! — dit soudain le vieux portrait accroché au mur. Je suis l'arrière-grand-père de Hjalmar et je vous suis très reconnaissant de raconter des contes au garçon, mais vous ne devez pas fausser ses idées. On ne peut pas décrocher les étoiles du ciel pour les nettoyer. Les étoiles sont des astres tout comme notre terre, et c'est précisément cela qui fait leur beauté !

— Merci, arrière-grand-père ! répondit Ole-Lukøje. Merci ! Tu es le chef de la famille, la « vieille tête », mais je suis tout de même plus âgé que toi ! Je suis un vieux païen ; les Romains et les Grecs m'appelaient le dieu des songes ! J'ai eu et j'ai encore accès aux maisons les plus nobles, et je sais comment me comporter aussi bien avec les grands qu'avec les petits ! Maintenant, tu peux raconter toi-même !

Et Ole-Lukøje s'en alla, son parapluie sous le bras.

— Eh bien, on ne peut même plus exprimer son opinion ! dit le vieux portrait.

À cet instant, Hjalmar se réveilla.

Dimanche

— Bonsoir ! dit Ole-Lukøje.

Hjalmar lui fit un signe de tête, sauta à bas de son lit et tourna le portrait de l'arrière-grand-père face au mur, afin qu'il ne vînt pas de nouveau interrompre la conversation.

— Maintenant, raconte-moi les contes sur les cinq petits pois verts nés dans la même gousse, sur la patte de coq qui faisait la cour à la patte de poule, et sur l'aiguille à repriser qui se prenait pour une aiguille à coudre.

— Doucement, doucement ! dit Ole-Lukøje. Je préfère te montrer quelque chose. Je vais te faire voir mon frère ; il s'appelle lui aussi Ole-Lukøje, mais il n'apparaît à personne plus d'une fois dans sa vie. Et lorsqu'il apparaît, il prend la personne, la fait monter sur son cheval et lui raconte des contes. Il n'en connaît que deux : l'un est si merveilleusement beau que nul ne saurait l'imaginer, tandis que l'autre est si affreux que... non, il est même impossible de dire à quel point !

Alors Ole-Lukøje souleva Hjalmar, le porta près de la fenêtre et dit :

— Tu vas maintenant voir mon frère, l'autre Ole-Lukøje. Les gens l'appellent aussi la Mort. Tu vois, il n'est pas du tout aussi effrayant qu'on le représente sur les images ! Son habit est entièrement brodé d'argent, tel un uniforme de hussard ; sur ses épaules flotte un manteau de velours noir ! Regarde comme il galope !

Et Hjalmar vit l'autre Ole-Lukøje passer au grand galop, faisant monter sur son cheval aussi bien les vieux que les jeunes. Les uns, il les plaçait devant lui, les autres derrière, mais d'abord il demandait toujours :

— Quelles notes as-tu obtenues pour ta conduite ?

— De bonnes ! répondaient tous.

— Montrez-les donc ! disait-il.

Il fallait les montrer, et alors ceux qui avaient d'excellentes ou de bonnes notes, il les installait devant lui et leur racontait un conte merveilleux, tandis que ceux qui avaient des notes médiocres ou mauvaises, il les plaçait derrière lui, et ceux-là devaient écouter un conte affreux. Ils tremblaient de peur, pleuraient et voulaient sauter à bas du cheval, mais ils ne le pouvaient pas : aussitôt, ils restaient fortement collés à la selle.

— Pourtant, la Mort est le plus merveilleux des Ole-Lukøje ! dit Hjalmar. Et je n'ai pas peur d'elle le moins du monde !

— Et il n'y a pas lieu d'avoir peur ! dit Ole. Veille seulement à avoir toujours de bonnes notes pour ta conduite !

— Oui, voilà qui est instructif ! murmura le portrait de l'arrière-grand-père. Après tout, cela ne fait donc pas de mal de temps en temps d'exprimer son opinion !

Il était très satisfait.

Voilà toute l'histoire d'Ole-Lukøje ! Et ce soir, laisse-le lui-même te raconter encore autre chose.